

Gérald Leblanc (1945-2005) Entre New York et Paris : Moncton

Herménégilde Chiasson

Numéro 205, novembre–décembre 2005

La disparition

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18193ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chiasson, H. (2005). Gérald Leblanc (1945-2005) : entre New York et Paris : Moncton. *Spirale*, (205), 21–22.



crédit photo : Francine Dion

GÉRALD LEBLANC (1945-2005)

ENTRE NEW YORK ET PARIS : MONCTON

LE DÉCÈS de Gerald Leblanc, le 30 mai dernier, crée dans la littérature acadienne, dont il a été l'une des figures marquantes au cours des trente dernières années, un vide qu'il est difficile de circonscrire. À ceux qui l'ont connu, qui l'ont fréquenté, qui ont eu recours à ses avis ou qui ont vu à l'œuvre son indéfectible sens de l'humour et son énergie festive, il laisse l'image d'une figure publique abordable et décontractée que l'on prenait plaisir à retrouver dans la rue ou dans les lieux où la littérature se fait présente. Inutile de dire que sa contribution est inestimable, que sa dévotion à l'écriture aura été totale et qu'il s'était fait dans le milieu littéraire de nombreux amis avec lesquels il entretenait une affection familiale, car il reconnaissait dans l'écriture un antidote à la brutalité d'une époque qui ne valorise que l'instantané et la précipitation.

Une icône de la scène artistique

Né à Bouctouche en 1945, Gerald Leblanc fait partie de la génération de l'après-guerre, de cette Acadie de la mouvance qui se déplace alors vers les villes, un thème majeur qui traversera son œuvre. Sur son adolescence à Saint-John, Nouveau-Brunswick, il sera peu bavard et c'est en vain qu'on en chercherait la trace dans ses écrits. C'est plutôt de Moncton, où il se rendra pour y entreprendre des études, qu'il sera question dans les seize livres qu'il publiera de 1981 à 2005, date de la parution posthume de son dernier recueil. Il commencera d'ailleurs assez tard à publier, car pour lui la volonté de devenir écrivain, le sérieux et la gravité qu'il accordait à cette activité, comme il en fera état dans son roman *Moncton mantra*, étaient de l'ordre de la quête et d'une dérive dont l'aboutissement prend les allures d'une initiation. Les premiers mots de son premier recueil, *Comme un otage du quotidien*, font écho à cette démarche exigeante : « à jeun ce matin/j'ai lu les poèmes de la veille/comme si quelqu'un m'avait laissé un mot/d'avertissement. » On retrouve aussi, dès le début de ce recueil, les thèmes qui baliseront l'ensemble de son travail : le quotidien, la fête, la musique, la ville, l'identité et la reconnaissance des lieux. Un réseau d'amitié s'y exprime par le sens qu'il donnait à la dédicace — ce premier livre était dédié au poète Ray-

mond LeBlanc — mais surtout une conscience politique de l'affirmation, de la dénonciation et de la revendication.

Son travail d'écrivain en aura fait une icône de la scène artistique et sa collaboration avec de nombreux musiciens lui vaudra une notoriété qui dépassera souvent, auprès du grand public, celle de son travail littéraire. Les chansons qu'il composera pour le groupe 1755 ont d'ailleurs pris l'allure de chansons folkloriques au sens où elles ont été mémorisées par beaucoup et sont encore identifiées à un mouvement de revendication qui a donné à ce groupe une réputation légendaire. On connaît l'admiration que lui voue Marie-Jo Thériou qui lui dédie son dernier disque dont le titre est celui d'un de ses livres : *Les matins habitables*, également titre d'une chanson qu'elle y reprend, sur des paroles du poète. La chanson, art de l'oralité et de l'accessibilité par excellence, semblait bien lui convenir car la limpidité constituait l'une des marques attachantes de son style concis et économe. Pour la plupart des écrivains de notre génération, l'oralité aura constitué une transition entre la parole et l'écriture selon une approche plutôt américaine qui consistait à prendre appui directement sur le social plutôt que de se référer à la culture.

Le livre, rempart de son indépendance

Ce n'est que plus tard, au moment où nous avons été invités à des rencontres d'écrivains et amenés à réfléchir de manière plutôt académique sur notre travail, que nous avons pris en considération le fait que nous avions aussi lu des livres. Ce sera particulièrement le cas de Gerald, lecteur infatigable que l'esprit curieux et les revenus modestes avaient forcé à un repérage exhaustif [minutieux] des lieux où les livres se vendaient le moins cher, à Montréal, à New York et à Paris. Il s'en voulait de revenir de voyage lourdement chargé du poids de la littérature.

De la même manière, il fréquentait les bibliothèques avec une assiduité bourgeoise et la décision de Bouctouche, sa ville natale, de donner son nom à la bibliothèque municipale ne pouvait mieux souligner une activité qui fut pour lui une vocation parallèle à celle de l'écriture. Son appartement avait quelque chose d'in vraisemblable, les livres débordant de sa

bibliothèque exigüe et s'empilant en colonnes sur le plancher, pour former un décor très rassurant pour tout écrivain, surtout pour ceux qui, comme nous, provenions de maisons où les livres n'existaient à peu près pas. Comme il vivait seul, j'en étais venu à me demander si cette installation ne constituait pas le pendant sécurisant, le rempart de son indépendance, qu'il valorisait au plus haut point, contre sa solitude qui en faisait en public un personnage volubile et engageant.

Sa fascination pour les livres l'aura porté vers l'édition à l'instar de plusieurs créateurs acadiens qui se sont multipliés pour créer, faire fonctionner et alimenter des institutions aussi fragiles que nécessaires. Son travail de directeur et d'homme à tout faire des Éditions Perce-Neige en fera un mentor pour les jeunes écrivains et l'amènera à bien des reprises à promouvoir et à défendre sur la place publique des positions littéraires dont il se fera le champion incontesté. La valorisation qu'il accordera au chiac, langue vernaculaire et métissée de la région de Moncton, notamment dans son recueil *L'Éloge du chiac*, mais également dans d'autres livres tels que ceux de Jean Babineau, de Marc Poirier ou de Ronald Léger, fera l'effet d'un « pavé dans la mare », comme il se plaisait à le répéter. Cette position linguistique enclenchera vite un débat de nature politique, car la langue, dans son exactitude et le respect qu'on lui doit, constitue pour la majorité un outil de communication primordial et, en Acadie, un révélateur inquiétant de l'assimilation, ce fléau qui ne cesse de planer au-dessus de ceux dont le combat est sans repos. Son « *éloge du chiac* » relevait en fait d'un parti pris contre l'injustice faite à ceux qui, pour reprendre le titre d'un de ses recueils, sont à « l'extrême frontière », quotidiennement au front. S'il a fait sien ce combat, ce n'était donc pas par une complaisance mal placée, car la quasi-totalité de son œuvre fait appel au français standard dont il reconnaissait l'importance et l'histoire, tout en étant conscient de son évolution obligée.

Vivre en son lieu, l'Acadie

Sa générosité, sa chaleur et son engagement auront également fait de lui un animateur et un organisateur hors pair. Depuis les toutes premières manifestations de la littérature

acadienne moderne, au début des années soixante-dix, il aura mis toutes ses énergies à rassembler et à mettre des gens en relation les uns avec les autres. Les innombrables soirées de poésie auxquelles il a pris part dans l'affirmation publique et politique de la poésie, son travail au sein de l'Association des écrivains acadiens et ses interventions écrites dans les journaux lui ont attiré beaucoup d'amis, mais l'ont aussi engagé dans des débats de fond en ce qui a trait à la société acadienne. La conscience aiguë qu'il avait de vivre ici, de vivre une Acadie au quotidien, se manifeste dès son premier livre et se poursuivra tout au long de son œuvre : « *Sans passer par le test du sang, je sais que l'Acadie ne se trouve pas à Montréal.* » Il aura été l'un des premiers à faire état de cette prise de conscience, s'opposant à la notion de la diaspora, d'une Acadie secrète et inconnue, d'une Acadie de l'ADN dont les revendications d'une identité inconsciente lui avaient fait dire ce que je considère comme l'un de ses meilleurs mots d'esprit : « *C'est vrai qu'il y a un milliard d'Acadiens en Chine, le problème c'est qu'ils ne le savent pas!* » Aujourd'hui il ne viendrait à l'idée de personne de contester que l'Acadie possède son lieu qui, même s'il ne figure pas sur les cartes officielles, n'en demeure pas moins une réalité aux yeux de ceux qui y voient le renouvellement et la continuité d'un projet politique, économique et certainement culturel déplacé du lieu où se trouvait l'Acadie originelle. Il

aura été l'un de ceux qui ont travaillé tant par leur œuvre que par leurs idées à faire en sorte que cette vision des choses fasse son chemin et finisse par s'imposer.

L'Acadie a confié à ses artistes la mission de les représenter. Cette notion de l'artiste ambassadeur réapparaît chaque fois qu'une reconnaissance quelconque vient couronner l'œuvre d'un membre de ce corps diplomatique improvisé. Gérald Leblanc, grand voyageur, avait endossé cette mission de l'errance d'un peuple pour qui la mouvance a toujours constitué l'un des traits définisseurs, d'un peuple dont les racines commencent à peine à s'accrocher au sol. Il disait souvent, avant sa découverte de Paris, qu'il n'y avait que deux villes sur la Terre : New York et Moncton. Boutade lapidaire qui faisait de New York le centre du monde et de l'américanité une onde de choc qui se répercutait jusqu'à Moncton. Plus tard il découvrira Paris, ville de la détente et du bonheur, ville dans laquelle flâner devenait une sorte de quête et où le fait d'être écrivain n'a pas besoin d'explication. De ces deux villes, pôles d'attraction de notre identité, il ramenait des nouvelles, des idées, mais surtout une chose indéfinissable : ce rythme qu'il faut vivre avant de le transcrire de manière elliptique sur le papier et dont la musique est peut-être plus apte à témoigner que la littérature, l'une et l'autre se complétant chez lui dans un mélange de tension et de bien-être.

Ce ne sont là évidemment que quelques traces, fragments, visions, pour reprendre le terme de Kérouac, d'un personnage complexe dont le souvenir s'étend de l'amitié qui nous rapprochait de l'œuvre qui nous dépasse toujours, s'éloignant de nous dans une dérive qui l'emporte déjà vers ceux dont le seul souvenir tangible sera la texture du papier sur lequel elle est imprimée. Nous sommes tous un peu orphelins de Gérald qui avait, comme le disait Yolande Villemaire, une énergie maternelle, dans son désir de nous conforter et de faire en sorte que l'énergie circule. Les lancements de ses livres, toujours dans des bars, faisaient salle comble et ses funérailles sont sans doute les plus émouvantes parmi celles auxquelles il m'ait été donné d'assister. Ce matin-là, dans la cathédrale l'Assomption de Moncton, je pensais à James Baldwin, cet écrivain noir qu'il aimait entre tous, et dont le mot « *black is not enough* » me revient toujours en mémoire. De la même manière, Gérald Leblanc nous aura mis en face de l'exigeante contradiction qu'être acadien ce n'est pas assez, qu'il nous faut encore être modernes, confiants, lucides, courageux, dignes et intenses. Gérald est toujours vivant pour ceux qui ont compris l'importance d'être au monde tant que la vie nous en trace l'obsédant parcours.

Herménégilde Chiasson



Les marcheurs n° 1, Emmanuelle Léonard, épreuve à développement chromogène, 50 × 75 cm, 2004.